

COLIN NIEL
LES HAMACS
DE CARTON

ROUERGUE
noir

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur la rive française du Maroni, en Guyane, une femme et ses deux enfants sont retrouvés sans vie. Comme endormis dans leurs hamacs. Inexplicablement. En charge de l'affaire, le capitaine Anato débarque dans un village où les coutumes des Noirs-Marrons comptent autant que les lois de la République. Et bien qu'il soit un « originaire », un Guyanais de naissance, le prisme de la métropole où il a grandi retient les secrets du fleuve et ses traditions. Tandis que l'on ordonne les rites funéraires et que le chef coutumier s'apprête à faire parler les défunts, l'enquête officielle entraîne le capitaine à la confluence des communautés guyanaises, loin, très loin du fleuve, là où les parias rêvent d'un meilleur destin. De Cayenne aux rives du Suriname, elle le conduira à un orpailleur en deuil, un repris de justice amoureux, une fonctionnaire intransigeante. Mais le ramènera aussi, dans un troublant ressac, aux questions lancinantes qui le hantent depuis le décès accidentel de ses parents et à la compréhension de ses propres frontières.

COLIN NIEL

Ingénieur en environnement, spécialisé dans la préservation de la biodiversité, Colin Niel a travaillé en Guyane durant plusieurs années, au contact des populations du fleuve Maroni. Les Hamacs de carton, son premier roman, ouvre une série d'enquêtes menées par le capitaine Anato dans ce territoire français de l'Amazonie.

© Éditions du Rouergue, 2012
ISBN 978-2-8126-0377-8
www.lerouergue.com

Colin Niel

Les hamacs de carton

roman

ROUERGUE

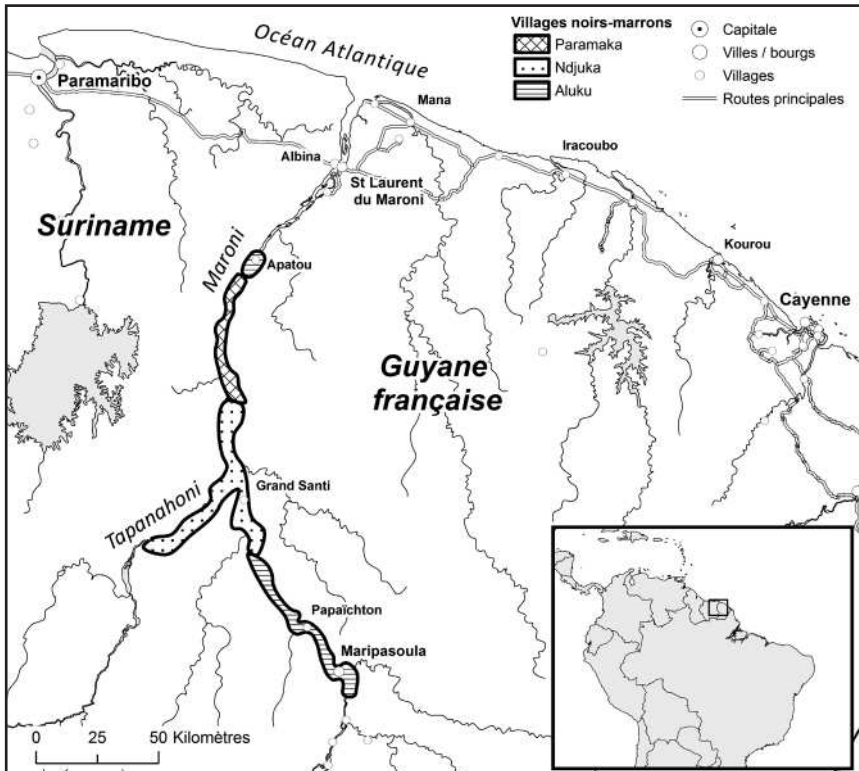
*À Hélène,
à Alexis,
pour plus tard.*

Avertissement

Ce roman est une fiction : s'il s'inspire des coutumes des Noirs-Marrons de Guyane, il ne prétend à aucune exactitude ni valeur scientifique. Le village de Wetisoula, où se déroule une partie du récit, potentiellement situé sur le fleuve Maroni, en amont du bourg d'Apatou, est quant à lui totalement imaginaire et donc absent de toute carte de la Guyane.

Le lecteur trouvera en fin de livre un glossaire des termes employés (marqués dans le texte d'un astérisque lors de leur première occurrence) ainsi qu'une courte présentation des Noirs-Marrons de Guyane et de leur histoire. Les phrases en langue aluku ou ndjuka présentes dans les dialogues pour donner un aperçu de leur sonorité sont la plupart du temps compréhensibles par le contexte dans lequel elles s'insèrent.

Carte de situation



1

Réveillé par l'averse qui malmenait le toit de la baraque, le petit Barnabé se retourna dans la toile humide de son hamac. Fichue saison des pluies ! À sa droite, ses sœurs dormaient encore profondément sous les moustiquaires. Le grand frère ronflait, ses pieds crevassés dépassant du tissu. Dans un coin de la pièce sombre, un pot en plastique récoltait les gouttes qui s'immisçaient par un trou dans la tôle. L'enfant attendait l'accalmie avec impatience. Comme chaque matin, un grain violent inondait le fleuve Maroni et le village, couvrant le cri lointain des signes hurleurs, retardant le départ des pirogues.

Puis, d'un coup, le bruit sourd cessa. Dehors, une poule tenta un gloussement timide. Un fragment de ciel bleu apparut entre les planches. Dans la chambre voisine, la mère soupira. Barnabé se redressa aussitôt, les cinq sens en éveil. Il bondit du hamac, enfila son slip et se jeta hors de la maison sur l'allée creusée de flaques.

– *U Weki oo !* Debout tout le monde !

Il courut entre les constructions, bras écartés, imitant un moteur d'avion. Il dépassa le carbet* des anciens, la prise d'eau, le manguier géant, le monument aux ancêtres, le plant de piments qui lui laissait un souvenir brûlant dans la bouche, passa devant la demeure bariolée de son oncle, fit fuir un coq d'un coup de pied.

– Tobie ! C'est moi le premier ! cria-t-il devant la baraque de son ami.

Et il s'élança à nouveau sur une centaine de mètres pour atteindre la berge du fleuve qu'il balaya du regard, un sourire triomphant aux lèvres. Personne ! Il était arrivé le premier, remportait encore une

fois l'épreuve haut la main. Il sauta à pieds joints dans l'eau, les poings fermés en signe de victoire.

Barnabé gagnait chaque matin la course à la toilette. Il finissait toujours dans l'eau du fleuve avant sa mère qui suivait derrière, linge dans les bras. Avant ses deux sœurs, bassines de vaisselle calées sur la tête. Et, bien sûr, avant son frère qui rechignait à se plier au rituel matinal.

Il ne se priva pas de clamer sa prouesse, le doigt pointé vers les premières pirogues qui descendaient le Maroni.

– Champion du monde ! Champion du monde !

– *Kaba* ! Arrête ça ! lui ordonna sa mère à son arrivée. Champion des fous, oui ! Viens te laver.

Coupé net, Barnabé obtempéra. Il saisit le savon qu'elle lui tendait et s'enduisit le corps de mousse pendant qu'elle entamait la lessive familiale. Elle tordit le linge, le frappa d'une masse pour en évacuer la crasse. Ces enfants arrêteront-ils un jour de se rouler dans la boue ? pensa-t-elle en regardant s'écouler le liquide marron.

Ils furent rejoints par le reste du foyer, puis par les autres familles du village. Une brume fine stagnait à la surface du fleuve. Une fille ajusta son pagne pour ne pas le salir en se penchant pour frotter la vaisselle.

Barnabé, blanc de savon, grimpa sur une pirogue, la longea jusqu'au moteur et se jeta à l'eau dans un cri. Il nagea sur quelques mètres. Pas trop loin : le courant pouvait l'emporter, il connaissait la leçon par cœur. Sans compter les sirènes qui rôdaient dans le fond, prêtes à lui agripper la cheville pour l'attirer à elles et l'emmener dans leur monde. Une de ces légendes du fleuve auxquelles il croyait dur comme fer. Justin, le grand frère de Tobie, jurait en avoir aperçu une, un jour qu'il remontait le Maroni en pirogue avec son père. Assise sur un rocher, elle coiffait ses longs cheveux avec un peigne en or. Elle lui avait même fait un signe de la main. Il en savait des choses, Justin. Ils avaient de la chance lui et Tobie d'avoir un père orpailleur* pour leur faire voir du pays. Barnabé, lui, ne quittait le village que pour se rendre à l'école à Apatou.

Il ne s'interrogea sur l'absence de son ami qu'au moment du shampoing. En temps normal, Tobie aurait déjà profité qu'il ait

les yeux fermés pour l'asperger d'eau. Les deux gamins étaient inséparables. Toujours les premiers à se faire remarquer dans les allées du bourg et à écoper des calottes des grands frères agacés. Un mois plus tôt, ils s'étaient même rendus célèbres en mettant le feu par mégarde à un carbet. D'habitude, les briquets ne font pas des flammes aussi hautes ! donnèrent-ils comme seule explication. Le toit avait fini en cendres, les deux coupables sous les coups des parents et la colère du chef coutumier.

Impatient de retrouver Tobie, Barnabé interrogea sa mère qui se contenta de hausser les épaules en grognant : elle se moquait de savoir où avait encore filé la famille Apanga et ne voulait rien avoir à faire avec ces gens ! Les deux mères ne s'aimaient pas, Barnabé le devinait sans comprendre l'origine de leur différend. Il en était ainsi, voilà tout. Elles ne se parlaient jamais, s'évitaient lorsqu'elles se croisaient.

Mais Barnabé savait que Tobie n'était parti nulle part. S'il avait dû quitter le village, il le lui aurait dit, à coup sûr. Il se rinça intégralement, sécha ses cheveux sur le paréo de sa sœur, esquiva la gifle qu'elle tenta de lui asséner, puis se mit à la recherche de son ami.

Il se planta au pied de la maison qu'il considéra d'un œil soucieux. Les quatre murs de bois noir se dressaient devant lui telles les parois d'un inselberg*. Même pas une petite peinture pour colorer l'ensemble. Un escalier latéral glissant menait à l'étage. Des gouttes tombaient encore du toit, remplissaient une ravine dans la terre ocre. Barnabé remonta son slip et fit trois fois le tour de la bâtisse : pièce du bas vide et obscure ; porte de l'étage cadénassée. Il gravit quelques marches.

– Tobie ! cria-t-il. Tu fais quoi ? *Mi e wakti yu*. Je t'attends, moi !

Sans réponse. Il chercha une explication. Tobie ne pouvait tout de même pas dormir encore à une heure pareille ! À moins qu'il ne soit chez la vieille qui veillait parfois sur les deux frères lorsque leur mère s'absentait ? À cette pensée, Barnabé grimaça. La vieille l'effrayait avec ses doigts crochus et ses dents en moins. Une vraie sorcière. Il n'oublierait jamais le jour où elle l'avait pris dans ses bras pour l'embrasser de ses lèvres flasques. Il gardait de son souffle nauséabond un souvenir vivace.

Il vérifia que personne ne le surveillait, puis grimpa sur un bidon installé par la mère de Tobie pour récupérer les eaux de pluie. D'ici, il savait qu'il était possible d'atteindre l'étage. Il agrippa le rebord de la fenêtre, puis tira de toutes ses forces pour se hisser, basculer en avant, et s'étaler dans la chambre. À plat ventre sur le plancher.

– *Woi !* se plaignit-il en constatant qu'un clou rouillé avait tailladé son mollet.

Il se releva, fronça les sourcils.

Devant lui, les hamacs des frères Apanga. Immobiles et lourds comme deux gros sacs de manioc. Éclairés par quelques rayons qui perçaient entre les planches.

– Tobie ?

Mais Tobie ne répondit pas. Pas plus que Justin.

– Allez, Tobie ! Réveille-toi, non !

Il secoua la moustiquaire, tira sur la corde. Le hamac se balança, cogna mollement contre celui de Justin. Sans effet. Barnabé resta un instant dans la petite chambre de son ami, interloqué. Il ne comprenait pas, vraiment pas.

Il se résolut enfin à ressortir de la baraque. Il la regarda dans son ensemble avec une moue contrariée. Puis il courut en direction du fleuve pour retrouver sa mère.

– C'est bizarre. Tobie et Justin, ils sont encore en train de dormir !

2

Rouge, orange, jaune, vert, bleu, violet. Le lieutenant Pierre Vacaresse eut beau se réciter plusieurs fois la liste, il ne parvint pas à retrouver la septième couleur. Un genre de mauve, peut-être ? Il se souvenait pourtant bien avoir révisé la leçon avec son fils, quelques années auparavant. De même qu'il avait à l'époque presque compris quel phénomène permettait de faire émerger tant de nuances d'une simple goutte d'eau. Une histoire de réfraction de la lumière ou quelque chose comme ça. Devant le petit arc-en-ciel apparu à l'avant de la pirogue, il mesurait son ignorance.

Deux bancs derrière lui, le capitaine Anato se tenait droit, immobile, les yeux rivés sur la berge surinamienne où le fleuve et la forêt se disputaient une frontière imprécise. L'eau s'introduisait entre les arbres pour inonder les rives, la végétation se déployait au-dessus du fleuve. Du massif forestier s'extirpaient quelques palmiers au tronc plié comme un coude. Les fruits des wapas* pendaient des cimes telles des lames de sabre effilées.

Sous un ciel brûlant où courait une meute de nuages boursoufflés, la pirogue de la gendarmerie remontait le Maroni pour gagner Wetisoula, un village aluku*. Trois décès suspects, aux dires de la compagnie de Saint-Laurent-du-Maroni.

Assis à côté du moteur, le pied sur la nourrice d'essence, le pilote dirigeait son esquif avec assurance. Il louvoyait, passait sans arrêt du milieu du fleuve à l'une des rives, suivant une route invisible pour éviter les bancs de sable qu'il connaissait par cœur. Il dépassa une pirogue jaune vif, débordant de marchandises, dont le piroguier baissa aussitôt la tête. Un commerce illégal en provenance du Suriname.

Sur la berge guyanaise, l'attitude des habitants des villages était tout autre. Les pieds dans l'eau, pliées en deux pour laver linge et vaisselle, les femmes se redressaient au passage des gendarmes. Elles leur lançaient des regards de défiance, échangeaient quelques mots à leur sujet.

Vacaresse et Anato restèrent silencieux un long moment, pensifs. Ils collaboraient depuis seulement trois mois, trop peu pour se forger une opinion définitive l'un de l'autre. Le lieutenant ne savait que penser de ce nouveau supérieur débarqué de la Direction générale, à Paris. Avant même son arrivée, le commandant de gendarmerie avait insisté sur la chance qu'avait la Section de recherches d'accueillir à sa tête un Guyanais. Un *originnaire*, comme on les appelait. Le seul en France à avoir atteint le grade de capitaine. Mais durant ces trois mois, Vacaresse avait surtout découvert un patron insaisissable. L'homme posait beaucoup de questions, mais parlait peu, expliquait rarement ses décisions. Il avait commencé par revoir la répartition des affaires en cours entre les enquêteurs, sans raison apparente, puis s'intéressait à présent au travail des techniciens. Vacaresse n'arrivait pas à le cerner.

Le capitaine Anato semblait par ailleurs plus à l'aise pour respecter les procédures que pour s'adapter au terrain. Et la Guyane faisait partie des terrains les plus difficiles, le lieutenant en savait quelque chose, tout métropolitain qu'il était. En fin de compte, il se confirmait que l'originnaire ne connaissait pas le territoire aussi bien que l'avait prédit le commandant. Il n'avait de local que la couleur de peau, commençait-on à conclure au sein de la Section. Il se disait aussi que lors de son affectation, ses origines l'avaient fait passer devant un officier spécialiste de la judiciaire, rompu aux enquêtes les plus délicates. Couleur contre compétence, l'autre avait dû s'incliner. Du moins, c'est ce que prétendait la rumeur.

Le lieutenant le regarda un instant. Sous sa tenue civile, polo gris et pantalon noir bien propres, il avait des biceps épais, probablement gonflés en salle plutôt qu'en conditions réelles. Un crâne rasé de près, lisse, sans défaut. Un visage rond aux pommettes saillantes, qui renvoyait une impression de calme et de puissance à la fois. Sans compter les yeux, d'une clarté troublante, quelque part entre

le marron et le jaune. Orange peut-être. Rien à dire, physiquement parlant, le capitaine avait tout pour lui. Mais pour la Section de recherches, quelles étaient ses qualités ? s'interrogeait le lieutenant.

Dans l'équipe, chaque enquêteur avait sa spécialité, son terrain favori. Et s'il y en avait un que Vacaresse ne possédait pas, c'était bien le Maroni. Le lieutenant connaissait intimement toutes les communes du littoral, de Saint-Laurent-du-Maroni à Saint-Georges-de-l'Oyapock. Mais le fleuve, rien à faire, il s'y sentait étranger. Tout y était trop différent. Il se tourna enfin vers le capitaine pour poser la question qui le taraudait depuis leur départ de Cayenne.

– Mon capitaine, pourquoi vous n'avez pas emmené Stéphane ? Le fleuve, c'est plus son terrain que le mien, non ?

– Girbal est mon adjoint. Il fallait qu'il garde la boutique.

Vacaresse leva un sourcil. Encore une réponse évasive, jugea-t-il en revenant à son arc-en-ciel.

La pirogue dépassa le bourg d'Apatou.

Six pirogues encombraient déjà le dégrad* du petit village de Wétisoula, échouées entre de longues tiges de bois plantées dans le sol. Le pilote donna un coup de moteur qui fit grimper l'avant du bateau sur la plage. Anato et Vacaresse enfoncèrent leurs pieds dans le sable humide, puis gravirent la pente pour gagner la terre ferme.

Ils furent accueillis par un gendarme de la brigade d'Apatou, sur place depuis le matin et visiblement paniqué. Anato l'observa de la tête aux pieds. Erreur de casting, comme bien souvent lors des premières affectations : un tel play-boy n'avait rien à faire ici. Coiffé à la dernière mode, lunettes carrées, il arborait son uniforme impeccablement repassé comme un costume de soirée.

– Capitaine Anato, Section de recherches.

– Gendarme Grison, se présenta le jeune homme. Je vous attendais. Les gens sont ingérables ici !

– Ils sont sans doute plus perturbés que vous, rétorqua Anato. Qui a découvert les corps ?

– Un gamin qui avait l'habitude de jouer dans le fleuve avec l'un des deux enfants. La porte de la case était cadénassée, alors il est

entré par la fenêtre. On a été prévenus assez vite, et je suis monté avec le médecin d'Apatou.

– Il est toujours là ce médecin ?

– Il a dû repartir, mais il m'a promis qu'il reviendrait vite. Moi, j'aurais parié sur un accident, mais il a trouvé ça bizarre, alors on a préféré vous faire venir.

– Je vois. Eh bien, allons-y alors. Rappelez-moi le nom de la famille.

– Apanga.

– C'est ça, Apanga.

Ils traversèrent le hameau sous les regards méfiants des habitants, assis sur des petits bancs devant leur demeure. Des baraques traditionnelles pour la plupart, ornées de peintures colorées. Anato salua le chef coutumier du village, le *kapiten* *, un homme au dos voûté, âgé d'une cinquantaine d'années, qui parut rassuré de disposer enfin d'un interlocuteur digne de ce nom et qui les mena à la maison Apanga.

Situé à l'écart, le site avait attiré à lui toute une assemblée. On était venu à pied par les sentiers des abattis *, mais aussi en pirogue depuis les hameaux voisins pour constater l'ampleur des dégâts. Il régnait une ambiance tendue, tous semblaient irrités par la présence des gendarmes. Des protestations s'élevaient. Une vieille femme pleurait, récitait une plainte en langue aluku, le visage caché sous un tissu. Un chant funéraire qui se répandait sur l'ensemble des lieux.

Dès que Grison se replaça devant la bâtisse, ceinturée d'un ruban dont le jaune jurait sur le bois, il fut alpagué par un villageois en treillis, fusil de chasse en bandoulière.

– *Fika mi go na ini !* Laissez-moi entrer ! cria l'homme en pointant un index raide.

– Écartez-vous ! beugla le jeune gendarme, encore plus fort. Je vous l'ai déjà dit : on doit faire une enquête !

– Vous n'avez rien à faire ici ! *Fika mi go pasa !*

– Reculez !

Grison se tourna vers les deux officiers, fouillant sa coiffure d'une main tremblante.

– C’est comme ça depuis ce matin...

Totalement dépassé par la situation. Langue, âge, culture, tout un univers le séparait de son interlocuteur. Des gouttes de sueur coulaient sur son front.

L’arrivée de deux agents venus du littoral focalisa l’attention. Anato s’adressa au chasseur d’une voix grave et calme qui permit d’apaiser un peu le climat. Lui et le lieutenant prenaient l’affaire en main, expliqua-t-il. Ils n’avaient pas d’autre choix. Et ils cherchaient la même chose que lui : comprendre ce qui était arrivé à la famille Apanga.

L’homme se tut, interrogea du regard les autres villageois, intrigué par ce gendarme à la peau noire, bâti comme le plus vaillant d’entre eux.

– S’il vous plaît. Laissez-nous faire notre travail, ajouta doucement le capitaine en guise de conclusion.

Le chasseur le fixa un instant, passa une main trapue sur sa bouche, grimaça. Puis il acquiesça de la tête. Il ajusta son fusil sur l’épaule, se retourna en marmonnant quelques mots en aluku, et s’éloigna enfin. Les autres spectateurs se laissèrent convaincre à leur tour et se dispersèrent bientôt. La vieille femme cessa ses pleurs, laissant s’installer un silence moite.

Le domicile de la famille Apanga se dressait devant les deux enquêteurs. Une maison en bois à étage, avec un rez-de-chaussée bas de plafond, un escalier extérieur en mauvais état, un toit de tôle brun d’une rouille avancée. Tout autour de la baraque, des ravines creusées par les intempéries entamaient la terre. Le ruban jaune entourait toute la maison pour finir dans une mare de boue. Un grand cadeau dont Anato repoussait autant que possible le déballage.

Il se résigna et se tourna vers Vacaressse pour répartir les tâches :

– Je vais à l’intérieur. De votre côté, inspectez les alentours. Ensuite, on recueillera les témoignages.

– O.K., répondit simplement le lieutenant, qui jugea la situation peu propice à la discussion.

Anato enjamba le ruban, monta les marches qui menaient aux chambres. À ses pieds, le cadenas que Grison avait forcé tôt le matin. Il poussa la porte avec prudence.

L'étage comportait deux minuscules pièces séparées par une paroi fine. Des rais de lumière brûlants s'infiltraient entre les planches et dessinaient des lignes sur le sol. Un rideau de douche à fleurs fixé par des clous tordus décorait le mur. Sous la tôle du toit, des ustensiles en plastique rangés sur des étagères bricolées : bassines, pots, sachets de supermarché. Accrochées aux poutres, deux pagaies traditionnelles pointaient vers le bas. La charpente rongée par les insectes menaçait de céder sous le poids du métal.

Il y avait là trois corps inertes qu'on aurait pu croire seulement endormis.

Anato s'approcha de madame Apanga, allongée sur un matelas en mousse, les mains réunies sur son torse en position de gisante, habillée d'un tee-shirt rouge quasiment neuf. Un mètre soixante au maximum, elle avait un corps tout en muscles, avec des bras épais des épaules aux poignets. Une silhouette courte, mais massive, presque masculine. Des mains de travailleuse aux paumes râpeuses, aux ongles abîmés. Seul le vernis argenté sur les ongles de ses pieds apportait une touche féminine à la défunte.

Son visage dégageait une émotion troublante. Une sorte de fierté austère. Des petits yeux resserrés autour d'un nez droit. Une bouche étroite et sèche, comme prisonnière de deux rides verticales et d'une fossette au menton. Six grosses nattes de cheveux gris rampaient vers l'arrière de son crâne. Une figure digne et triste, qui semblait n'avoir jamais souri. Difficile d'estimer son âge. Quarante ans ? Peut-être moins. La vie sur le fleuve pouvait faire vieillir prématurément.

Anato se releva, prit des clichés, nota les détails marquants. Pas de sang, pas d'objet renversé, aucune trace de lutte dans la pièce. Rien qu'une femme allongée, comme morte dans son sommeil. Sur le sol, il chercha des indices de présence d'un visiteur, empreintes de pas, fragment quelconque qu'il aurait pu confier aux techniciens de la Section. En vain. Dans la collection hétéroclite d'accessoires amassés par la victime, aucun ne se détachait pour éclairer les conditions du décès.

La seconde pièce était totalement occupée par les hamacs des deux enfants, tendus entre les murs, recouverts d'épaisse moustiquaires. Anato souleva les tissus pour photographier les visages,

paisibles. Le plus jeune, habillé d'un slip à l'élastique détendu, serait contre lui un morceau de chiffon sale. L'aîné, recroquevillé au fond de la toile, avait des traits fins, un visage d'ange. Autour des couchettes, aucun élément n'attestait du passage d'une tierce personne.

Une chaleur visqueuse imprégnait l'air de cet espace confiné. Anato sentait son polo coller à sa peau. Il arpentait les lieux en se baissant pour passer sous les hamacs sans les bousculer, par respect pour les deux enfants décédés autant que pour la scène de crime. Il évita une ampoule qui pendait du plafond, reliée au sol par un fil électrique usé, noir de crasse.

Comment une famille entière avait-elle pu ainsi s'effacer, en une nuit seulement ? se demanda-t-il. Quelle avait pu être la vie de cette femme ? Une vie de labeur, se prit-il à imaginer, entre fleuve et forêt, faite de précarité et de sacrifices pour élever deux enfants. Assez pour user une femme, pour lui creuser des rides, lui casser le dos, lui détruire les mains en quelques décennies. Anato se remémora avec tristesse le visage de sa mère, qui aurait pu ressembler à celui-ci si elle et son père n'avaient pas choisi de quitter la Guyane pour s'installer en métropole. Il tentait de rattacher le village, l'intérieur de cette maison à ses souvenirs d'enfance. Ses parents avaient-ils habité un jour dans une baraque en bois comme celle-là ? Avait-il lui-même passé ses premiers mois sur un tel plancher poussiéreux ? Dans sa mémoire, tout restait trop lointain, trop flou pour permettre un rapprochement.

Il ne savait depuis combien de temps il se trouvait dans la pièce lorsqu'une voix le fit sursauter :

– La Section de recherches, c'est vous ?

Anato se retourna aussitôt. Un petit homme se tenait dans l'embrasement de la porte.

– Oui. Capitaine Anato.

– Michel Dougez, le médecin d'Apatou.

Il parlait d'une voix chuchotante, presque inaudible. Il se baissa, passa sous une moustiquaire et se dressa devant Anato, coincé entre un mur et le hamac d'un des enfants. Le capitaine tendit la main, le coude en contact avec le Nylon. Presque collé à lui, il ne voyait du

médecin que la plate-forme de sa calvitie et ses lunettes qui pendaient autour du cou. Une croûte orange ornait le milieu de son crâne. Sa chemise jaune pâle, fermée par un seul bouton, laissait apparaître une toison gorgée de sueur.

– Famille Apanga, reprit le médecin en soulevant de la main une moustiquaire. Thélia, la mère, et les deux gamins : Justin et Tobie. Pauvres gosses.

– C’est vous qui avez constaté le décès ?

– Oui. Et c’est moi qui ai demandé au gendarme de faire appel à une équipe de Cayenne. Ce n’est pas clair comme mort. Vous n’avez pas emmené le légiste ?

– On l’a prévenu, mais il est difficile à mobiliser, surtout pour monter sur le fleuve. Il ne sera pas là avant demain, à mon avis.

– Qu’il fasse vite. Ça va bientôt empester là-dedans.

Les deux hommes étaient serrés l’un contre l’autre dans une promiscuité désagréable. Le capitaine tenta de mettre de la distance entre eux en se tassant contre le bois, l’omoplate appuyée sur la pointe d’un clou. Mais Michel Dougez ne comprit pas le message.

– Vous n’avez aucune idée de ce qui a pu les tuer ?

– Vous savez, les Alukus disent que l’on peut mourir de rien, en un instant. Ils pourraient vous raconter des dizaines d’histoires de ce genre. Des enfants, des adultes qui sont en pleine forme le matin et qui tombent raides morts l’après-midi, juste comme ça. Je n’ai jamais cru à ces histoires : j’ai connu beaucoup de décès malheureux sur le fleuve, mais j’y ai toujours trouvé une explication médicale.

– Sauf pour ceux-là...

Le médecin changea de position : il se tourna vers l’autre hamac, laissant glisser le tissu sur la peau humide de son avant-bras.

– Sauf pour ceux-là. Il n’y a aucune trace visible, et, sans analyses, je ne peux rien affirmer. Ça ressemble à un empoisonnement, une intoxication alimentaire, mais trois personnes d’un coup, ça fait quand même beaucoup.

– Et la qualité de l’eau ?

– C’est vrai que l’eau est pourrie ici et que la mairie ne fait rien pour y remédier. Mais ça donne juste de grosses gastros. Rien qui puisse vous tuer trois personnes en une nuit.

– Donc, votre diagnostic serait ?

– Ça ressemble à un accident. Mais je ne serais pas étonné qu'on les ait un peu aidés. Pour la suite, c'est le légiste qui pourra vous dire.

– Vous les connaissiez ?

Michel Dougez soupira. Anato huma son haleine chargée.

– Un peu. La mère est venue consulter une fois au dispensaire pour le plus jeune qui avait des diarrhées.

– Et vous-même ? Vous étiez déjà monté dans ce village ?

– Une fois ou deux, pas plus. Ça fait un moment.

Il repassa sous une moustiquaire, libérant un peu d'espace pour Anato qui inspira profondément.

– Les deux enfants... C'est vraiment moche.

Ils se turent. Par la fenêtre, le capitaine regarda au-dehors. De la maison s'échappait un gros fil électrique qui courait au sol jusqu'à une caisse en bois, une cinquantaine de mètres plus loin. Deux poules à moitié déplumées passèrent en galopant. Plus bas, les pirogues circulaient sur le fleuve, allant et venant pour annoncer la triste nouvelle aux villages voisins.